

Le carnet de pages blanches

Le carnet est fait de pages blanches.

Sur la première page, nous décrivons les villes dont nous nous emparerons, les peuples barbares que nous soumettrons, nous dessinerons les palais que nous allons construire, leurs terrasses surplombant l'Euphrate et, galopant au loin, les courriers qui s'en vont aux bornes de l'empire. Nous dirons les luttes toujours incertaines, les chevauchées et les guet-apens dans les montagnes.

La deuxième page sera consacrée aux captives de guerre et aux princesses emmenées en esclavage, aux femmes que nous désirerons, dans leurs drapés et leurs tuniques bariolées, nées pour nous en de lointains oasis, à leurs grands yeux pleins de silence et à leurs jambes qui n'en finissent pas de se dresser comme les colonnes du ciel. Nous y parlerons des nuits, des souffles, des odeurs et des corps humides.

Sur la page du milieu, nous écrivons qu'il est bien ennuyeux d'écrire toujours la même chose, que cela ne sert à rien, que personne ne nous lira jamais et nous nous demanderons s'il est possible de s'arrêter. Mais le carnet de pages blanches est inexorable, il faut y gribouiller sans cesse pour ne rien y écrire de sensé et se fatiguer des nuits entières à l'emplir de phrases qui n'ont pas de sens. Ne sommes-nous sur terre que pour nous épuiser à emplir un carnet qu'on brûlera avec nos cendres sans que personne ne l'ait lu jamais? Ce n'est pas écrire qu'écrire à soi-même et noircir des pages blanches, toutes semblables, répétées et inutiles. Mais on n'ose même pas, dans cette tâche ridicule, se rendre compte que le carnet s'épuise et va à sa fin. Sur quoi écrivons-nous le jour où il n'y aura plus de feuille blanche?

Sur la page suivante nous écrivons la vérité si nous osons le faire. Dans ce texte sans fin, dans cette tâche de Titan et de Lilliput, nous n'avons jamais rien raconté de neuf car la blancheur des pages n'était que mensonge. Le texte que nous écrivons y était déjà inscrit depuis toujours, en encre invisible et indélébile, et, croyant inventer, nous n'avons fait que copier un texte qui s'y trouvait déjà marqué. Mais alors pourquoi écrire dans ce scriptorium bénédictin où les moines recopient à longueur de journée ce que tout le monde connaît déjà par cœur, sinon pour les tenir enfermés et leur faire oublier l'emprisonnement? Comment Shéhérazade aurait-elle survécu si le calife avait connu à l'avance ses histoires, sinon par un accord tacite avec le bourreau pour lui faire attendre dans l'angoisse, pendant plus de mille nuits, le mot "fin" qui avait été inscrit dès la première ligne du premier conte? Nous en ressentirons une profonde dépression et cette dépression, il faudra aussi la raconter alors que ce mot, écrit en début d'alinéa, donne déjà la déprime.

Au détour d'une autre page, nous y avons écrit que nous avons aimé et qu'il n'en reste rien, comme si le papier avait avalé ce qu'on appelait l'amour ou comme si celui-ci n'avait même pas existé. Mais saurons-nous jamais la différence? Revenez, belles menteuses, revenez nous tromper sans fin pour que nous ayons l'impression d'encore vous aimer!

Sur la dernière page blanche nous n'écrivons rien, car elle appartient à Dieu et il y écrira lui-même ce qui lui plaît.

* - *